



MOT D'ORDRE

VIVE LE CHRIST, NOTRE ROI!

Dans le train, je rencontre un de mes anciens élèves, un excellent jeune homme, comme sont, du reste, "tous les anciens élèves".

Après les premiers épanchements, je lui arrache familièrement des mains son journal. "Voyons, Paul-Emile, votre quotidien vous a-t-il appris que le Pape vient d'instituer une nouvelle fête? — Une fête? laquelle? Je n'en ai pas entendu parler! — Vraiment, Paul-Emile, vous faites pitié; un jeune chrétien de votre trempe devrait se tenir au courant des affaires de l'Eglise. Le 11 décembre dernier, répondant aux instantes prières d'un grand nombre de cardinaux, d'évêques et de fidèles, S. S. Pie XI a solennellement institué une fête spéciale en l'honneur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, Roi. Cette fête sera célébrée dans toute l'Eglise le dimanche qui précède la Toussaint; on y renouvellera, chaque année, la consécration du genre humain au Sacré Cœur de Jésus. Achez donc, pour dix sous, à "L'Action paroissiale," 4260, rue Bordeaux, Montréal, le tract n^o 79, intitulé le Christ-Roi. Vous y trouverez, sur la question qui nous occupe, tous les renseignements désirables."

Un moment interloqué, mon jeune ami ne tarde pas à reprendre son aplomb. "Je ne puis comprendre, dit-il, les raisons qui portent l'Eglise à instituer ainsi de nouvelles fêtes."

— “Très bien! asseyons-nous ici; je vais résoudre de mon mieux la difficulté qui vous embarrasse : cela vous rappellera le temps où je vous faisais le catéchisme. Quand Jésus vint sur la terre, vous n'étiez pas là, ni moi non plus. Nous n'avons donc pas pu écouter sa parole, voir ses exemples, toucher le bord de son manteau. Or sa sagesse et son amour lui ont inspiré le plan de repasser parmi les hommes tous les ans, d'une manière invisible, il est vrai, mais de repasser réellement “dans les solennités de l'Eglise” en versant à flots, sur les âmes bien disposées, sa lumière et sa grâce. Une fête liturgique, c'est le passage de Jésus parmi nous.

“Voyez les avantages qui résultent de la solennité de Noël, par exemple. La lecture de l'Evangile et des autres parties de la messe, l'instruction, les cantiques, la crèche, tout nous remet à l'esprit les circonstances de ce touchant mystère. Les exemples de Jésus, de Marie et de Joseph, des bergers et des mages, nous excitent à la vertu, en même temps que le Sauveur communique à nos âmes la grâce spéciale qu'il a méritée pour nous lors de sa naissance à Bethléem. Ceci nous explique pourquoi les chrétiens qui célèbrent pieusement les fêtes sont si instruits de leur religion et si courageux dans la pratique de leurs devoirs d'état”.

Paul-Emile, qui jusqu'alors avait appuyé presque toutes mes phrases d'un invariable “c'est bien vrai”, rompit en ce moment la monotonie de ses approbations en disant : “Je comprends la nécessité des fêtes, mais vous ne m'avez point encore expliqué pourquoi l'Eglise en établit de nouvelles.”

— “J'y arrive. Par ce long préambule, j'ai voulu vous montrer que les fêtes de l'Eglise sont le moyen le plus efficace qu'elle ait pour instruire des vérités de la foi la masse des fidèles. Voilà pourquoi, quand une vérité de foi tend à s'obscurcir, l'Eglise la remet en lumière par l'institution d'une fête. Aussi la Fête-Dieu fut établie pour raviver la charité qui, au XIII^e siècle, s'était refroidie, dans les cœurs des fidèles, à l'égard de Jésus-Hostie. La solennité du Cœur de Jésus fut instituée en 1765, pour dire aux pauvres âmes, desséchées par le jansénisme, que Jésus les aime et qu'elles doivent aller à lui pour avoir la vie en elles.

“Notre société actuelle a voulu se passer du Christ. Des nations entières l'ont rejeté; on ne veut plus de lui dans les écoles, dans les armées, dans les lois, dans toute la vie sociale; on l'ignore dans les réunions internationales; même dans nos familles chrétiennes, n'est-il pas vrai que le “dieu-monde” tient trop souvent la place d'honneur que seul devrait occuper Jésus? Et que dire des individus, de tant de jeunes gens de votre âge en particulier, qui laissent le démon régner dans leur cœur des semaines et des mois.

“Pour remédier à ce mal, l'Esprit-Saint a soufflé à des milliers d'âmes, dans l'Eglise entière, l'idée de remplacer, à tout prix, le Christ sur le trône royal qui lui est dû comme Dieu et comme Rédempteur. Prédicateurs au cœur de feu, livres, brochures et revues, ont à l'envi proclamé la royauté de Jésus. N'est-ce pas le même souffle divin qui nous faisait dire ensemble à nos réunions de la Ligue : “Sacré Cœur de Jésus, nous vous reconnaissons pour notre Roi!”

Vous connaissez le résultat de ce mouvement : consécration des familles, des nations et du genre humain au Sacré Cœur, monuments magnifiques élevés en son honneur sur les places publiques, congrès eucharistiques où on le mène en triomphe à travers les rues des villes, enfin, suppliques nombreuses demandant au Saint-Père l'institution d'une fête en l'honneur du Christ-Roi. Cette solennité finira d'inculquer aux chrétiens la doctrine de la royauté de Jésus et les portera à le servir comme ses fidèles sujets.”

J'avais été contraint de précipiter et d'abrégier mes explications, car Paul-Emile devait descendre à la gare suivante. Il m'avait écouté avec tant d'intérêt, en me quittant il me serra la main avec tant de cœur, que je crus lui avoir fait du bien.

Et vous, chers lecteurs, n'oubliez pas la fête du Christ-Roi! Trop de jeunes gens chrétiens ont passé en lâches sous l'étendard du démon parce qu'il leur en coûtait trop de lutter pour garder les commandements. Il faut que se lève une élite vaillante, dont la devise sera : “Un vrai chrétien garde Dieu dans son cœur!”

VIVE LE CHRIST, NOTRE ROI!

MIETTES D'EVANGILES

LA FUITE EN EGYPTE

ET LE MASSACRE DES SAINTS INNOCENTS.

QUAND les Mages se furent retirés, Joseph fut, lui aussi, visité par un songe, dans lequel un ange du Seigneur lui apparut et lui dit : "Lève-toi, prends l'enfant et sa mère, fuis en Egypte et restes-y jusqu'à ce que je vienne te parler de nouveau, car Hérode va rechercher l'enfant pour le faire mourir".

De tout temps, l'Egypte avait été un lieu de refuge pour les malheureux que la famine ou la persécution chassait de la Palestine. Deux ou trois journées de marche suffisaient pour franchir la frontière, et trouver en Egypte un asile assuré, car nombreuses y étaient les colonies juives.

Une fois déjà, à Nazareth, Joseph avait reçu en songe le message d'un ange lui traçant sa conduite. Il comprit que de nouveau il n'avait qu'à obéir au plus vite. Sans perdre un instant, Joseph s'affaira aux préparatifs du voyage; Marie prit son fils entre ses bras et le serra contre son cœur avec une tendresse mêlée d'effroi; puis tous deux, tout tremblants, à la faveur de la nuit et se cachant comme des malfaiteurs qui emportent leur butin, ils quittèrent leur humble logis et prirent vers le sud la direction de la terre étrangère.

Il était temps : la sainte Famille laissait à peine le territoire de Bethléem, qu'un détachement de soldats, chargés d'une sinistre besogne, s'approchait de la petite ville endormie. C'est qu'Hérode leur maître, au lieu du renseignement promis par les Mages, avait appris par des émissaires secrets leur retour précipité en Orient.

Humilié d'avoir été joué et voyant ses desseins traversés, le tyran, était entré dans une grande colère, et avait donné l'ordre de tuer au plus tôt, à Bethléem et aux environs, tous les enfants

mâles au-dessous de deux ans. Il pensait bien englober ainsi dans ce massacre général l'enfant qu'il craignait comme un rival possible. Que pouvait bien importer à cet homme sanguinaire, qui avait fait périr presque tous les membres de sa famille, le meurtre de vingt à trente enfants encore en bas âge!

L'ordre barbare fut exécuté ponctuellement par les soldats ivres de sang, et bientôt la ville et les hameaux voisins retentirent des gémissements des mères pleurant leurs pauvres enfants égorgés dans leurs bras. Seul fut sauvé, l'enfant qu'Hérode voulait perdre à tout prix. Alors fut accompli ce qui avait été prédit par le prophète Jérémie : "Une voix est entendue sur les hauteurs : une voix de lamentation, de deuil et de plainte : c'est Rachel qui pleure ses fils et qui ne veut pas de consolation, car ils ne sont plus!"

Ici l'on ne peut se défendre d'une réflexion : quand deux ou trois mois auparavant, Joseph et Marie cherchèrent le gîte d'une nuit par une froide soirée d'hiver, toutes les portes se fermèrent impitoyablement sur la détresse des deux pauvres voyageurs. Mais aujourd'hui, ce sont des sicaires qui demandent à grands cris qu'on leur ouvre : il ne sera pas facile de les éconduire. Malheureux Bethléemites d'avoir méconnu les lois les plus élémentaires de l'hospitalité! Et c'est l'histoire de tous ceux qui disent à Jésus : "Passez, vous serve qui voudra : quant à moi, il n'y a pas de place pour vous dans mon cœur!"

Ces enfants, que l'Eglise a nommés les Saints Innocents, furent les prémices des millions de fidèles qui versèrent leur sang pour le Christ. A ces petits martyrs, la cruauté d'Hérode ouvrit le ciel, où ils furent sans doute les protecteurs et les sauveurs de leurs parents. Quel sujet de consolation pour les mères éplorées si elles avaient connu ce mystère!

Le châtement du tyran Hérode ne se fit guère attendre. Il fut frappé d'un mal effroyable dont rien ne put arrêter les progrès : son corps était rongé vif par la vermine. En proie à d'insupportables souffrances, il tenta plusieurs fois d'abrèger ses jours. Enfin la mort vint terminer cette vie qui n'avait été qu'une longue série de crimes; et le nom d'Hérode, synonyme de cruauté, est resté dans l'histoire accolé à celui de Néron, le premier persécuteur de l'Eglise.

Mais revenons à nos saints voyageurs. Les Evangélistes se taisent sur les circonstances du voyage et du séjour en Egypte. Les routes du désert virent passer la sainte Famille; quelques toits hospitaliers durent sans doute abriter ces pauvres émigrants, dont aucun signe extérieur ne trahissait la noblesse. Des peintres et des poètes ont immortalisé des légendes : bêtes féroces du désert se prosternant pour adorer l'Enfant-Dieu;

sable du désert fleurissant sous ses pas, palmiers s'inclinant pour offrir leurs fruits aux fugitifs. Tout cela n'est que fantaisie; car le dessein de Dieu était de nous faire aimer l'obscurité de notre vie en nous donnant un parfait modèle d'humilité dans Celui qui venait sauver un monde, que l'orgueil avait perdu.



Combien de temps la sainte Famille resta-t-elle en Egypte? On ne le sait au juste : peut-être trois ou quatre ans, peut-être quelques mois seulement. Toujours est-il que lorsque survint la mort d'Hérode, l'ange du Seigneur, apparaissant de nouveau à Joseph pendant son sommeil, lui dit en se servant des mêmes termes : "Lève-toi, prends l'enfant et sa mère, et retourne en la terre d'Israël, car ceux qui en voulaient à l'âme de l'enfant sont morts".

Sans penser à discuter le commandement qui lui était signifié, Joseph mit à quitter le sol d'Egypte le même empressement qu'il avait eu naguère à s'éloigner de Bethléem. Au lever du jour, il replaça Jésus et Marie sur son âne, et la petite caravane reprit la route de la Palestine.

Toutefois, arrivé à la frontière, le chef de la sainte Famille était fort perplexe, ne sachant s'il devait retourner à Bethléem. C'est que la Judée, d'après ce qu'il entendait dire, n'avait fait que changer de tyran : Archélaüs, digne fils et successeur d'Hérode, venait de faire massacrer trois mille de ses sujets. Comment exposer à de nouveaux périls le trésor confié à ses soins! Ayant imploré les lumières du Ciel, Joseph reçut pour la quatrième fois un avertissement miraculeux : il devait se retirer en Galilée. Il revint donc habiter Nazareth, la ville natale de

Marie où lui-même avait vécu quelque temps; et ainsi s'accomplit ce qui avait été dit par les prophètes : "Il sera appelé Nazaréen".

Avec sa maîtrise ordinaire, Bossuet fait sur ce mystère des réflexions d'une justesse admirable, et bien propres à consoler dans les tracassés auxquels sont exposés tous ceux qui veulent vivre d'après leur foi : "Partout où entre Jésus, il y entre avec ses croix et toutes les contradictions qui doivent l'accompagner... Etrange état d'un pauvre artisan, qui se voit banni tout à coup : et pourquoi? Parce qu'il est chargé de Jésus, et qu'il l'a en sa compagnie. Avant qu'il fût né à sa sainte épouse, ils vivaient pauvrement, mais tranquillement dans leur ménage, gagnant doucement leur vie par le travail de leurs mains; mais aussitôt que Jésus leur est donné, il n'y a point de repos pour eux. Cependant Joseph demeure soumis et ne se plaint pas de cet enfant incommode, qui ne leur apporte que persécution : il part, il va en Egypte, terre étrangère, sans savoir quand il reviendra à sa patrie, à sa boutique et à sa pauvre maison. L'ON N'A PAS JÉSUS POUR BIEN : il faut prendre part à ses croix...."

Heureux l'enfant, qui, devenu comme un prince royal par son saint baptême, veut conserver intacts ses droits au céleste héritage; et peut-être encore, ambitionne de travailler au salut des âmes par le sacerdoce ou dans la vie religieuse! Une si grande destinée ne peut qu'enflammer la rage de l'Hérode infernal, l'ange révolté banni du ciel. Et voici que partout rôdent les émissaires pour de lamentables hécatombes.... Cependant le bon Dieu dépêche les anges gardiens qui donnent à tous l'avertissement salutaire : "Levez-vous, fuyez! Fuyez ce compagnon, dont Satan inspire les actes et les paroles; fuyez tout ce qui peut entrer par les yeux et les oreilles, dans le cœur et la pensée, et donner la mort à l'âme. Prenez Jésus (dans la sainte communion) et sa Mère (par une vraie dévotion comme celle d'un fils) : c'est avec de tels compagnons de route que s'effectuera sûrement le voyage de la vie vers le port de la bienheureuse éternité."





HISTOIRE

NONNI ET MANNI

VI. — LE VŒU.

Exténués, pâles, recroquevillés et trempés, nous devons tout à fait avoir l'air de deux naufragés. Moi, de plus, en bras de chemise, avec une manche tant bien que mal ficelée à l'épaule.

Nous étions arrivés à un degré extrême d'épuisement.

Si le secours ne venait pas bientôt, c'en était fait de nous.

Manni interrompit le lugubre silence :

“Comment te sens-tu, Nonni?”

— A bout de forces, et toi de même sans doute?

— Oui; il me semble que je vais m'évanouir. Pourtant, Nonni, il me vient une pensée : les marins, quand ils se trouvent comme nous sur la mer, font, dit-on, un vœu au bon Dieu pour être sauvés. Si nous en faisons un aussi? Peut-être qu'alors le bon Dieu nous sauverait plus vite.

— C'est une excellente idée. Mais quel vœu faudrait-il faire?

— Tu te rappelles l'histoire que mère nous racontait sur les missionnaires dans les pays païens?

— Oui, Manni, fort bien.”

Notre mère avait la biographie de saint François Xavier, et parfois elle nous parlait de ses missions aux Indes et au Japon.

Ces récits nous avaient fortement impressionnés, et dans ce moment critique la pensée de Manni y revenait. Il continua :

“Tu te souviens quel saint homme c'était, ce missionnaire des Indes et du Japon?”

— Je me rappelle très bien.

— Eh bien! Nonni, faisons au bon Dieu le vœu que, lorsque nous serons grands, nous travaillerons pour convertir les païens tout comme ce grand missionnaire.”

Je restai interdit à cette proposition. Il me semblait que ce vœu était un peu téméraire. Je consentis cependant en disant :

“C'est un grand vœu, mais je veux bien le faire avec toi.

— Alors, faisons-le tout de suite, Nonni, pour que ce ne soit pas trop tard!”

Et nous recueillant un moment, nous fîmes à Dieu la promesse, s'il nous tirait de ce danger, de devenir missionnaires chez les païens.

Cela fait, nous regardâmes autour de nous, dans l'espoir de voir arriver le secours si ardemment imploré.

Hélas! rien ne s'annonçait...

Nous revînmes à notre place sur le banc.

Je m'aperçus que l'état de Manni empirait.

Il me semblait près de mourir. Je le serrai contre moi en l'entourant de mes bras.

Il ferma les yeux, appuya sa tête sur ma poitrine et ne bougea plus.

Cela dura un temps.

Un frisson courut dans mes veines.

Mon petit frère était-il évanoui? Dormait-il? Ou bien... se mourait-il?

"Mon Dieu! mon Dieu! Venez à notre secours!" répétais-je plusieurs fois.

Soudain, à ma grande joie, Manni remua dans mes bras, mais sans ouvrir les yeux.

Plusieurs fois, il étendit les mains en murmurant : "Jésus! mon Jésus!" pendant qu'un sourire de bonheur passait sur son pâle visage.

Je compris aussitôt que Manni rêvait, car il lui arrivait souvent de parler pendant son sommeil. Aussi me gardai-je de le réveiller.

Peu après, il ouvrit les yeux, se frotta les paupières et regarda autour de lui.

On eût dit qu'il revenait de bien loin et ne savait plus où il était.

Je lui caressai la joue et il reprit le sens de la triste réalité.

"Cher petit Manni, dis-je, tu as dormi si tranquillement. Cela t'aura fait du bien.

— Oui, Nonni. Et je ne regrette qu'une chose, de m'être réveillé.

— Je le crois, et même j'en devine la raison.

— Comment?

— Parce que tu as dit "Jésus" plusieurs fois. Tu as fait quelque beau rêve.

Il me regarda, surpris et grave, pendant que son visage se colorait légèrement :

"Ai-je vraiment dit cela?"

— Oui, Manni. Et même tu souriais en étendant les bras, comme si tu parlais à quelqu'un. Raconte-moi ton rêve, veux-tu?"

Il parut un peu embarrassé, puis il dit :

“Je veux bien. Ce sera d'ailleurs vite raconté, car ce fut très court.”

Et il commença :

“Dès que nous eûmes fait notre vœu, je m'endormis. Il me sembla alors que le grand missionnaire des Indes descendait du ciel. Il me prit la main et je volai avec lui à travers les airs, loin, bien loin d'ici.

“Nous arrivâmes à une grande ville où il y avait une très belle église. Il m'y conduisit. Là, je vis Jésus. Il était à l'autel.

“Et vite je courus vers lui. Il vint à ma rencontre en étendant les bras, et me regarda si doucement...”

“J'arrivai à lui au milieu de l'église. Il m'embrassa. Et je m'éveillai.”

Le récit de Manni m'avait ému.

“Quel beau rêve! dis-je.

— Oui, répéta mon petit frère, c'était très beau et je ne puis te dire combien je me sentais heureux dans les bras de Jésus. J'étais transporté de bonheur.

— Cela se comprend sans peine, Manni. Jésus semble t'aimer beaucoup.

— Je le crois aussi, répondit-il dans sa simplicité, et maintenant je suis sûr qu'il viendra vite à notre secours.”

VII. — SAUVÉS!

Nous finissions de parler, quand il nous sembla percevoir, dans le lointain, un son voilé et plaintif.

“Tu entends, Manni?

— Oui. Qu'est-ce que ça peut être?

— Je me le demande.”

Sans plus bouger, immobiles comme des statues, nous tendions l'oreille.

L'instant après, le même son se fit entendre.

Nous nous regardions en silence, ne sachant que penser.

Nous écoutions toujours.

Et voilà que le son se répétait, traînant, plaintif, encore et encore, toujours plus près.

Subitement, comme frappé d'un éclair, je m'écriai :

“C'est un vaisseau, Manni, qui vient vers nous à travers le brouillard!

— Un vaisseau? Mais ce cri étrange?

— C'est une sirène.

— Oh! alors, nous sommes sauvés, s'écria Manni, plein de joie. Vite, remercions le bon Dieu, car c'est lui qui nous envoie ce secours."

Et nous joignîmes les mains pendant qu'un "merci" vibrant jaillissait de notre cœur.

"Un dernier effort, Manni, dis-je ensuite. Je vais ramer vers le vaisseau pour que, dans ce brouillard, il ne passe pas sans nous voir."

Notant avec soin de quel côté nous venaient les sons, je ramai, autant que me le permettaient mes forces affaiblies, à la rencontre du vaisseau sauveur.

Bientôt nous vîmes une masse noire émerger lentement du brouillard.

"On dirait une montagne", murmura Manni.

Le corps du navire apparaissait, grandi de beaucoup par l'effet du brouillard.

Il s'agissait maintenant d'attirer l'attention des gens du bord, en particulier de l'homme de quart.

M'approchant le plus possible du navire, je dis à mon frère : "Prends vite ma flûte, elle est derrière toi, et souffle tant que tu pourras!"

Pendant ce temps, je criai de toutes mes forces :

"Au secours!... Au secours!..."

L'homme de quart demeurait invisible.

"C'est étrange, pensais-je, sa place est pourtant au beaupré."

Enfin, je l'aperçus, l'espace d'une seconde. Hélas! il regardait du côté opposé... Puis les hauts bastingages me le cachèrent, notre canot étant tout près du vaisseau.

A si peu de distance du navire, nous le reconnûmes : c'était... *la Pandore*, le vaisseau de guerre français auquel nous avions rendu visite la veille...!

Il avait dû quitter la rade d'Akureyri de grand matin et se trouvait maintenant en route pour la France.

"Quelle étrange rencontre!" remarqua Manni.

Nous n'étions plus qu'à deux mètres du croiseur.

"Est-ce que personne ne nous a vus? s'enquit-il anxieux.

— Je crains que non. Je ne vois personne."

Et c'était notre vie qui dépendait de ces quelques instants!...

Le bruit de la machine couvrait complètement mes cris et la flûte de Manni.

J'éprouvai une angoisse mortelle...

Si le vapeur allait passer sans qu'on nous eût aperçus!...

Tout à l'heure, nous nous trouvions à l'avant, et déjà la grande masse glissait plus loin; elle allait nous dépasser sans que personne eût répondu à nos appels!...

J'aperçus alors, à l'endroit où l'on abaisse l'escalier d'abordage, une corde qui pendait des bastingages et qui traînait dans l'eau.

Aussitôt je donnai quelques coups de rame et me trouvai assez près pour la saisir.

Prestement, je l'enroulai autour de mon poignet et pour ne pas être arraché de la barque et jeté à la mer, je me glissai sous le premier banc de rameur qui était cloué.

La corde se déroula pendant quelques instants. — Puis d'un coup sec elle se tendit...

Je poussai un cri de douleur! Il me semblait qu'on m'arrachait la main.

Notre canot se dressa de l'avant, puis fila avec le navire.

Manni, malgré sa faiblesse, vint à mon aide. Grâce à nos efforts réunis nous parvînmes à enrouler plusieurs fois la corde autour du banc et à l'y fixer.

Par bonheur, le vaisseau, à cause du brouillard, s'avavançait très lentement, sans quoi il m'eût été impossible de saisir la corde et de l'attacher.

“Nonni, me cria tout à coup mon frère, nous venons de perdre une rame! regarde, la voilà qui flotte sur l'eau!”

C'était malheureusement vrai. Pendant nos efforts désespérés pour saisir la corde, la rame était tombée par-dessus bord et disparaissait maintenant dans le sillage du navire. Inutile de songer à la repêcher.

Ayant achevé de nouer la corde, nous recommençâmes à appeler.

Peine perdue... Le bruit de l'eau autour de l'hélice couvrit nos voix. — Epuisés, nous cessâmes nos appels.

“Que faire maintenant?” dis-je à mon frère.

Il regarda la longue paroi du vaisseau et réfléchit.

“Regarde donc, Nonni, s'écria-t-il tout à coup, juste au-dessus de nous il y a un hublot. Si tu pouvais le toucher avec la rame qui nous reste?”

— Quelle bonne idée! Comment n'y ai-je pas songé?”

J'essayai et je réussis à atteindre la petite fenêtre. Aussitôt je me mis à frapper contre l'épaisse vitre.

“Ça vaudra mieux que tous nos appels”, dis-je à mon frère.

En effet, quelques minutes après, Manni me criait :

“Regarde! Il y a quelqu'un!”

Ce quelqu'un ouvrit le châssis. Un visage bronzé, aux yeux noirs, au regard vif et perçant, apparut.

“Allo! criai-je, venez à notre secours!”

Sans répondre, l'homme nous regarda d'un regard étonné. Il n'avait évidemment rien compris.

Au bout d'un moment, il referma le châssis.

Nous attendîmes la suite dans une inquiétude facile à comprendre.

Quelques minutes après, une tête s'avança par-dessus les bastingages : celle-là même que nous avions vue tout à l'heure à la fenêtre.

Bientôt d'autres la rejoignirent et finalement il y en eut un bon nombre.

Tout ce monde nous regardait, étonné.

On gesticulait, on parlait vivement, mais à cause du bruit de la machine nous n'entendions rien.

«S'ils voulaient au moins nous secourir! soupira Manni. Je suis atrocement gelé.

— Patience, petit frère, lui dis-je pour l'encourager. Ils vont venir tout de suite, et quand une fois nous serons là-haut, tu verras comme ils nous soigneront bien. Rappelle-toi comme ils étaient aimables hier.

— Est-ce que tu crois qu'ils nous donneront des vêtements secs?

— Sans nul doute. Et mieux encore, ils nous feront coucher dans des lits bien chauds et nous donneront à manger. Et cela nous remettra vite.

— Pourvu que je puisse me réchauffer, gémit le pauvre. Alors je serai bien.»

Un grand bruit au-dessus de nous nous fit lever la tête.

On écartait une partie des bastingages.

«On va descendre l'escalier d'abordage», murmura Manni réconforté.

Quelques instants plus tard, l'escalier se déroulait sur le flanc sombre du navire.

Un officier et deux solides matelots descendirent vers nous.

Les marins attirèrent notre barque et l'attachèrent au bas de l'escalier.

Ils avaient sur les bras de grandes couvertures de laine.

L'un d'eux sauta dans notre canot, saisit Manni et le tint debout sur le banc pendant que l'autre l'enveloppait d'une couverture; il le souleva ensuite dans ses bras et remonta.

Le second matelot voulait procéder de même avec moi, mais j'avais honte d'être traité comme un enfant devant tout ce monde; je l'esquivai et sautai, au prix d'un grand effort, mais sans son aide, au bas de l'escalier.

Je devais avoir un air pitoyable, là, en bras de chemise, tout pâle et trempé, grelottant de froid.

Aussi fus-je vite saisi, roulé dans la couverture, et monté à bord.

On nous entourait aussitôt : officiers, matelots et aspirants se pressaient autour de nous. Au lieu de la gaieté de la veille, on ne voyait que visages inquiets, voire même consternés. L'officier emmena les hommes qui nous portaient, à l'arrière du vaisseau.

Un large escalier à rampe de cuivre brillant nous conduisit à une petite chambre autrement meublée que celle où nous avions été reçus la première fois, et dans laquelle se trouvaient deux lits superposés. L'officier en écarta les rideaux pourpres.

Les lits avaient des draps frais, très blancs, et des couvertures de laine bleues.

Au milieu de la chambre, il y avait une table en acajou brillant et le long des parois, de chaque côté, un sofa recouvert de velours bleu.

Sur un signe de l'officier, les matelots nous étendirent, toujours enveloppés de nos couvertures, chacun sur un des deux sofas. Mais je me levai immédiatement pour aller m'asseoir auprès de Manni.

L'officier donna quelques ordres auxquels nous ne comprîmes rien, si ce n'est qu'il s'agissait de nous, car son doigt indiquait tantôt mon frère, tantôt moi.

Les matelots nous firent un petit signe d'amitié et se retirèrent pendant que l'officier nous tâta le pouls.

— "Ce doit être un médecin, me souffla Manni.

— Tu vois, dis-je, nous pouvons être tranquilles ; nous sommes en bonnes mains.

— Oui, et comme le bon Dieu s'y est bien pris pour nous sauver !

— En effet, c'est merveilleux. Mais aussi, nous lui avons fait un bien grand vœu. Je me demande si nous pourrons jamais l'accomplir.

— Dieu nous aidera, Nonni."

Un petit coup frappé à la porte l'empêcha de continuer.

— "Entrez !" cria le médecin. — Deux jeunes Français, à peu près de mon âge, se présentèrent.

Leurs mouvements discrets me surprirent. Apparemment, ils nous jugeaient bien malades, car ils avaient un air très grave et marchaient sur la pointe des pieds. L'un portait de l'eau chaude dans une cuvette, l'autre des vêtements de dessous neufs. De mon sofa, je leur tendis la main en leur faisant un signe de tête amical.

Ils me répondirent de même, et ils parurent heureux de voir que nous n'étions pas aussi malades qu'on l'avait craint. Ils nous aidèrent à enlever nos chaussures et nos bas mouillés, puis à nous laver les mains et les pieds. Après nous avoir passé une

chemise sèche, on nous mit vite au lit : moi dans la couchette de dessus, Manni dans celle de dessous.

Pendant qu'on nous couvrait avec soin, mon petit frère me cria du fond de son lit :

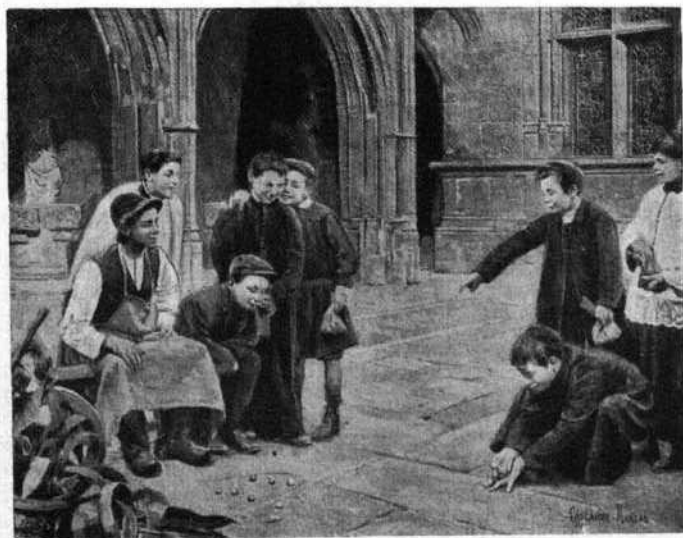
“Comme ça, nous allons quand même en France!

— C'est vrai, mais qu'y faire? Ce n'est pas le moment de nous tracasser”, répondis-je.

Après s'être assuré que nous étions au chaud dans nos couchettes, le docteur nous donna à chacun un verre d'une excellente boisson qui nous réconforta et nous réchauffa comme un rayon de soleil.

Une douce chaleur, une exquisite sensation de bien-être envahit nos membres, et presque aussitôt un sommeil réparateur vint clore nos paupières (A suivre.)

(John SVENSSON : *Récits Islandais*, Editions Spes — Paris).



EN ATTENDANT LA MESSE.

SAINT MICHEL TERRASSANT LE DÉMON.

Les anges sont chargés, entre autres fonctions, d'exécuter les ordres de Dieu. On sait que parmi eux, il en est trois, appelés archanges, à qui furent confiées des missions plus importantes : Gabriel, Raphaël, Michel. Ce dernier est, pour ainsi dire, le soldat de Dieu. Ce fut lui qui, à la tête des anges fidèles, précipita du ciel les anges révoltés dont le chef était Lucifer, appelé depuis Satan.

"Et il y eut un grand combat dans le ciel, nous dit l'*Apocalypse* (qui est le livre des révélations de saint Jean), Michel et ses anges combattaient contre le dragon... Et ce grand dragon, l'ancien serpent, appelé le Démon et Satan, qui séduit tout l'univers, fut précipité du ciel..." (*Apoc. XII, 7-9.*)

L'artiste nous représente ci-contre le dénouement de cette lutte, à savoir le duel final entre l'archange et le dragon.

Saint Michel est figuré sous les traits d'un guerrier resplendissant de force, de jeunesse, et de beauté. Il porte la cuirasse du légionnaire romain, et brandit le glaive. Ses ailes rappellent sa nature angélique.

Tout dans son attitude, dans ses ailes étendues, dans sa chevelure flottante, dans le mouvement de tout le corps, exprime l'élan irrésistible, la force tranquille et sûre d'elle-même. Son beau visage reflète la résolution de vaincre, et la sérénité de combattre pour une juste cause. Son nom signifie : *Quis ut Deus? Qui est semblable à Dieu?* Sa personne répond au symbolisme de son nom. Il est le lieutenant fidèle et invincible, qui combat pour Dieu contre l'orgueil révolté.

Il s'apprête à porter le dernier coup à Satan, et à l'enchaîner pour toujours dans les flammes de l'enfer. Son pied vainqueur est déjà posé sur le front du vaincu.

Quand à Satan, son portrait fait contraste avec celui du radieux archange. Le Lucifer de naguère est définitivement transformé en monstre. Le désordre moral que sa révolte a introduit dans son âme s'exprime physiquement dans les parties désaccordées de son corps : voyez ces ailes membraneuses, cette croupe qui se prolonge en replis hideux. Ce qu'il garde de ressemblance humaine est plus horrible encore : voyez ces traits vicillis, ridés, cette barbe et cette chevelure en désordre, ces yeux hagards, obstinés, ces doigts aux ongles pointus comme des griffes!

Il va sans dire que toute cette figuration est surtout symbolique, car les anges, bons ou mauvais, sont de purs esprits. Mais il était difficile de rendre sensible, en traits plus saisissants, cette lutte



Peint par Guido Reni

Dessiné par Corboux

SAINT MICHEL TERRASSANT LE DÉMON

qui se continue encore sur la terre, et dans nos âmes, entre le bien et le mal, entre Dieu et Satan.

La dernière oraison que récite le prêtre après la Messe, est justement adressée à saint Michel, "*prince de la milice céleste*", et elle commence ainsi : "*Saint Michel archange, défendez-nous dans le combat; aidez-nous contre les attaques et les embûches du démon...*"



Galerie Canadienne



2. — CHAMPLAIN.

COMME je suis heureux de vous retrouver si nombreux au *Foyer!* Il faut admettre aussi que ce doit être un bonheur pour vous d'entendre parler d'histoire du Canada, de l'histoire de la Patrie.

Dans vos beaux grands yeux d'enfants, je crois voir briller vos âmes, ces âmes qui demain aideront notre cher pays à devenir grand, glorieux.

Mais l'un d'entre vous m'a demandé ces jours derniers de vous dire où se trouvaient, au temps des sauvages, les villages de Stadaconé et d'Hochelaga. Avant d'aller plus loin, je réponds à cette question. Stadaconé était à peu près à l'endroit où l'on voit Québec aujourd'hui, et Montréal a remplacé Hochelaga.

Ces choses étant dites, continuons notre excursion.

L'histoire de notre peuple, c'est comme on dirait celle de l'enfant gâté du bon Dieu. Soins tendres et incessants, sollicitudes toutes paternelles, miracles même, la Providence a tout prodigué à notre peuple au berceau. Remarquez principalement comme le Père infiniment bon a voulu que nos origines fussent sans taches. François Ier et Henri IV, rois de France, avaient essayé de jeter les bases d'une colonie chez nous avec des repris de justice, mais leurs tentatives échouèrent. Ce fut heureux. Quelle honte pour nous si l'on pouvait dire que les Canadiens français sont des descendants de malfaiteurs! Et puis, quel peuple serions-nous devenus!

Nous devons être un peuple *avant tout catholique*, et il fallait ici des pionniers honorables. Ces pionniers se firent attendre soixante ans après les tentatives malheureuses de François Ier; mais, Dieu merci, à l'heure marquée par la Providence, ils vinrent implanter ici la civilisation française et catholique; ils vinrent continuer l'œuvre de Jacques Cartier.

Alors, mes chers petits amis, parut un homme dont le génie, la vertu et l'influence devaient laisser dans la Nouvelle-France

un souvenir immortel. Cet homme, ce fut Samuel de Champlain, le fondateur de Québec. Vous savez que Québec fut fondé en 1608!

De notre temps beaucoup de gens s'imaginent qu'un homme du monde, à la fois intelligent, instruit et excellent chrétien, est un "oiseau rare", si rare qu'il est presque impossible de le trouver. Quelle erreur! Les bons chrétiens intelligents et instruits ne sont pas aussi rares qu'on le pense; il n'est pas nécessaire d'aller au bout du monde, ni dans les siècles passés, pour en trouver, croyez-moi. Vous connaissez de ces gens-là comme moi-même j'en vois tous les jours. Toutefois avouons que les lâchetés et les défaillances abondent en notre siècle de progrès; que les bons chrétiens sont souvent enclins à mettre en poche leur drapeau; qu'ils sont peut-être trop empressés de sacrifier leur place et leurs droits.



Ça pourra donc vous être utile, mes chers petits amis, tout en tenant compte des bons exemples que vous avez sous les yeux, de contempler, à l'aurore de votre vie, les belles silhouettes de nos héros et de nos héroïnes. Nous ne saurions nous arrêter trop souvent ni trop longtemps devant les gloires de la Patrie.

Quel chrétien que Champlain! Un seul mot échappé de sa grande âme et gravé dans l'histoire le montre bien tel qu'il fut : "La conversion d'un infidèle vaut mieux que la conquête d'un royaume."

Champlain se montra l'apôtre de Dieu à l'égal des missionnaires qu'il avait amenés avec lui. "Le Fort, où il faisait sa résidence, dit l'abbé Faillon, semblait être une école de religion et de vertu." Comme saint Augustin et les moines de notre temps, il faisait lire à sa table : le matin c'était quelque bon historien, et le soir la Vie des Saints. A la fin du jour, rapporte le Père Le Jeune, il y avait l'examen de conscience, et puis récitation des prières à genoux. Par ordre de Champlain, on sonnait la salutation angélique, au commencement, au milieu et à la fin de la journée.

De tels exemples devaient produire des effets merveilleux dans la colonie. Aussi bien le Père Vimont écrivait : "On vit ici dans une grande innocence, la vertu y règne comme dans son empire...". Plusieurs, après s'être négligés en France, changeaient de vie au Canada.

C'est dans l'esprit chrétien qu'on trouve la vraie sagesse; et c'est l'Eglise qui possède et inspire les meilleures méthodes d'organisation sociale. L'histoire de Champlain, de nos héros, de nos héroïnes le prouve bien. On parle aujourd'hui, plus que jamais, de la nécessité du retour à la terre. Champlain lui, il y a trois siècles, savait toute l'importance de l'agriculture pour un pays; et ce fut sur ses instances que Louis Hébert, dont nous parlerons bientôt, se détermina à passer au Canada avec sa famille. Ah! si ces hommes eussent été mieux compris en France et au Canada, la colonisation chez nous eût marché plus rapidement!

La vraie sagesse ne peut se trouver dans l'égoïsme de la vie purement matérielle. L'égoïste ne voit en tout que son avantage du moment, et ne cherche le plus souvent qu'un gain méprisable, cela sans songer au bien commun. Champlain eut à lutter contre les égoïstes de son temps. En ce temps-là, mes chers petits amis, il y avait déjà des gens qui, pour un peu d'argent, semaient la ruine et la mort autour d'eux. En homme clairvoyant, le fondateur de Québec défendait de vendre de la boisson aux sauvages... Est-ce que vous ne pensez pas qu'il y a une grande ressemblance entre les sauvages ivrognes du temps de Champlain et les gens qui aujourd'hui sortent ivres de nos buvettes? Hélas! les plus sauvages sont peut-être les buvetiers qui font boire ces pauvres misérables, la honte de notre civilisation.

Il faudrait causer jusqu'au matin si nous voulions repasser toute l'histoire de Champlain.

Ce fut le jour de Noël, 25 décembre 1635, que retourna vers Dieu Samuel de Champlain, dans les sentiments de la plus tendre piété. Il y avait vingt-sept ans que Québec était fondé, et la civilisation française et catholique avait déjà pénétré au loin, à travers les forêts du nouveau monde.

Cette nuit de Noël dut remplir les âmes d'émotions indicibles. Champlain, le conseiller, le protecteur, le fondateur de la petite colonie s'en allait pour toujours... Mais dans le silence solennel de la nuit, nos pères durent entendre, avec une joie ineffable, ces paroles pleines de mystère et d'espérance : "Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté!"

Abbé J.-G. GÉLINAS.



NOTES DE VOYAGE



3. — LES DEUX PATRIES DE JÉSUS.

Notre premier stage en Terre Sainte est au sommet d'une colline, en Galilée, aux sources du Jourdain. Le soleil est chaud, l'air est pur; sur cette colline ont dû s'asseoir jadis Notre-Seigneur et ses disciples. Le Jourdain coule à nos pieds et va porter ses eaux au lac de Génésareth. Nous prenons gaiement un déjeuner champêtre à la manière des excursions de chez nous. Tout chante dans nos âmes; une prière en commun pour bien commencer notre pèlerinage, un chant de reconnaissance : nous sommes au pays de Jésus.

Deux heures plus tard, nous foulons le sol de Capharnaüm, seconde patrie de Jésus. Capharnaüm est un nom qui évoque de nombreux souvenirs. Cette ville fut jadis un des plus beaux endroits de villégiature, au bord du lac de Génésareth, une terre privilégiée qui fut le théâtre des principales prédications et des plus beaux miracles de Jésus. Ce fut aussi une terre ingrate qui fut l'objet de l'une des plus terribles malédictions du divin Maître : *Vae tibi Capharnaüm!* malheur à toi, ville scélérate, qui as voulu t'élever jusqu'au ciel par ton ambition et ton orgueil, tu seras précipité au fond des enfers parce que tu as rejeté le vrai Dieu et ceux qu'il l'avait envoyés!

Sur le site de l'antique Capharnaüm on ne trouve plus que des ruines, mais des ruines encore intéressantes et toujours éloquentes. Avant tout, la fameuse synagogue où Jésus prononça les paroles mystérieuses de la grande promesse eucharistique : *Je suis le pain de vie; en vérité je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle.*

Arrêtons-nous et lisons le VI^e chapitre de saint Jean, sur les pierres mêmes qui furent témoins des scènes tumultueuses provoquées par cet extraordinaire discours. "Et vous, ne voulez-vous pas aussi me quitter? — Seigneur, à qui irions-nous? nous savons que vous dites les paroles de la vie éternelle; nous croyons fermement que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant!"

A côté de l'ancienne synagogue, on est à déblayer les ruines de la maison où fut guérie la belle-mère de saint Pierre et qui fut convertie en église chrétienne dès le commencement de la prédication apostolique.

Au fond de la ville, à très peu de distance, on apercevait la colline encore pittoresque qui porte le nom symbolique de Mont des Béatitudes. Ecoutez bien, vous êtes dans un désert et vous marchez sur des ruines, et pourtant vous entendez distinctement une voix céleste qui redit avec une douceur ineffable : *Bienheureux ceux qui sont pauvres; bienheureux ceux qui sont doux; bienheureux ceux qui pleurent; bienheureux ceux qui sont miséricordieux; bienheureux ceux qui ont le cœur pur.*

On ne serait pas surpris ici de voir apparaître de nouveau le Divin Maître, sortant de la vallée qui s'appelle toujours la "terre de Génésareth", accompagné de ses fidèles disciples et d'une foule enthousiaste, composé d'hommes, de femmes et d'enfants, gravissant la colline pour instruire du haut de cette chaire l'humanité affamée de la vérité céleste, nourrissant de quelques pains et de quelques poissons les milliers de personnes qui oublient de prendre la nourriture du corps en recherchant avec avidité les merveilles qui pénètrent le cœur.

De là le cortège descendrait jusqu'au lac enchanteur où Jésus monterait dans une barque avec ses douze apôtres pour s'éloigner de l'autre côté et disparaître à nos yeux en mettant le pied sur la terre des Geraséniens.

La première patrie de Jésus est Nazareth, la ville de l'Incarnation. — C'est une fleur qui s'épanouit au milieu d'un gracieux cercle de collines, comme le signifie son nom; l'aspect de ses maisons blanches et propres communique au pèlerin une impression délicieuse. C'est ici que devait s'épanouir la Fleur sortie de Jessé qui allait donner au monde le fruit béni de la Rédemption.

A la crypte de l'Annonciation, j'éprouve l'impression que c'est le sanctuaire le plus vénérable du monde entier. L'église qui le recouvre est assez spacieuse, et de bon goût architectural. En descendant au-dessous du sanctuaire, on se trouve dans la grotte où l'Archange Gabriel apparut à la Vierge Marie. Ici se tint le colloque sublime qui devait décider des destinées éternelles de l'humanité. — "Je vous salue, vous qui êtes pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes. Vous donnerez naissance à un fils que vous appellerez Jésus; il sera grand et on l'appellera le Fils du Très-Haut; il régnera et son règne n'aura pas de fin. — Comment cela se fera-t-il? — C'est l'Esprit-Saint qui opérera cette merveille; c'est pourquoi le fruit de vos entrailles sera Saint et s'appellera le Fils de Dieu. — Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole".

Un autel occupe la place où se tenait la Vierge en prière, sous la table de l'autel sont gravées les paroles : *Verbum caro hic factum est*, c'est ici que le Verbe s'est fait chair. Quel charme de relire ici à genoux le récit de l'évangile selon saint Luc!

Comment échapper à un moment d'extase une fois dans sa vie, en se prosternant pour baiser la pierre sacrée où sont gravées ces paroles sublimes! Je me plais à le répéter, il ne peut y avoir d'autre sanctuaire plus vénérable et plus impressionnant que

celui qui rappelle le mystère de l'union entre le Créateur et le créateur, entre Dieu et l'homme. Cette union donna l'existence à l'Être unique et prodigieux qu'on put appeler en vérité, sans besoin de figure : l'Homme-Dieu. De ce moment, le démon était vaincu, le ciel était conquis : nous étions sauvés.

Nazareth a bien d'autres attraits pittoresques au point de vue religieux. La Fontaine de Marie, qu'on aperçoit en entrant, quand on vient de Cana, la Vierge et son Fils allaient y puiser comme tout le reste de la population. Aujourd'hui trois robinets, qui peuvent rappeler les trois personnes de la Sainte Famille, versent continuellement une eau fraîche, amenée par un aqueduc de la source qui se trouve dans la montagne, au-dessus de l'église de saint Gabriel. Puis l'atelier de saint Joseph où Jésus et "son père" travaillaient dans l'humilité d'une vie obscure sous le regard bienveillant de Marie. Une belle église en conserve les traces précieuses à quelques minutes de l'Annonciation. Puis encore l'endroit de la synagogue qui eut l'honneur de recevoir les premières révélations du nouveau Prophète. Et dire que les habitants de Nazareth s'irritèrent de ces révélations faites par un des leurs, furieux ils le chassèrent et le conduisirent au sommet de la montagne avec l'intention de le jeter au fond du précipice.

Jésus ne devait pas être Prophète en son pays. La Galilée, berceau du Christianisme, et même, la Palestine entière, ne devaient pas comprendre tout de suite les prophéties de Jésus, et la Terre Sainte est aujourd'hui sous la domination de l'islamisme pendant que l'Évangile allume la flamme du Christianisme sur tant d'autres points de l'univers. Cependant la petite ville de Nazareth, qui a été choisie providentiellement pour la conception et la vie cachée de l'Homme-Dieu, a conservé comme héritage un nombre de chrétiens et un esprit de foi que seule la ville de Bethléem, le lieu de la naissance de Jésus, peut lui disputer entre toutes les villes de la Palestine. Jésus a aimé d'un amour de prédilection le lieu où se fit l'Incarnation, et ce sera toujours une des plus douces allégresses de son Cœur Sacré d'être honoré par les fidèles sous le titre de JÉSUS DE NAZARETH.

(A suivre.)

Chanoine L.-A. JASMIN.





CHRONIQUE

Nos Frères nous écrivent de Rome :

Récompenses du Saint-Père. — Par *Motu Proprio* le Saint-Père vient d'instituer une récompense honorifique en faveur de ceux qui ont plus spécialement collaboré à l'Exposition missionnaire vaticane. Les organisateurs, directeurs, membres de diverses commissions, les Vicariats, Missions, Instituts, sociétés et leurs représentants ont reçu une médaille, grand module, avec diplôme-souvenir. Les missionnaires qui, à Rome, se sont particulièrement occupés de l'Exposition se sont vu décerner une médaille avec ruban aux couleurs pontificales, et le diplôme attestant leur droit au port de cette décoration. Le Frère Amans-Alexis a reçu cette distinction. La clôture solennelle de l'Exposition missionnaire vaticane a eu lieu le 10 janvier, en présence du Pape qui tenait à remettre à chacun, de sa propre main, la médaille *Benemerenti* et le diplôme-souvenir. Étaient présents à la cérémonie une vingtaine de cardinaux, le Corps diplomatique, la Noblesse romaine, les Ordres, Instituts, Congrégations et Sociétés de missionnaires.

Le Canada à l'Exposition des missions. — Le Canada était bien représenté à l'Exposition Vaticane par les missions indiennes des Jésuites, des Oblats et des Eudistes. Les riches fourrures ont spécialement attiré les regards des visiteurs, surtout une ravissante paire de gants expressément confectionnés pour le Saint-Père par les petites élèves d'une école indienne. On a aussi admiré l'imposante statue du Père Marquette qui domine toute la salle de l'Amérique du Nord, une émouvante toile représentant la mort du missionnaire dans les solitudes glacées, une belle collection de seize bustes de Peaux-Rouges. Il y avait encore des maquettes de wigwams, de chapelles et d'écoles de missions, des canots d'Indiens, des traîneaux à chiens, des raquettes, des engins de chasse et de pêche, des armes de guerre et des ustensiles de ménage; plusieurs vitrines étaient affectées à la vannerie, aux costumes et aux fétiches.

* * *

Généreux propagateur de "L'Abeille".

Suivant sa promesse, M. Jos. Picotte, curé de Saint-Pierre-Claver, a gratifié d'un abonnement à "L'Abeille" les 21 élèves qui ont obtenu la première ou la deuxième place aux compositions de décembre.

A ceux des élèves qui avaient déjà leur abonnement, permission a été accordée de disposer de la revue en faveur d'un camarade de l'école.

Abonner un enfant à "L'Abeille", c'est d'abord lui donner un petit ami, intéressant et de bon conseil; c'est aussi prolonger le bienfait, le décupler.

* * *

Les Oblats de Marie-Immaculée.

Le 17 février, la congrégation des Oblats célébrait le centenaire de l'approbation définitive de ses *Règles et Constitutions* par Léon XII en 1826.

Fondée le 25 janvier 1816 par l'abbé de Mazenod, sous le nom de *Missionnaires de Provence*, puis de *Missionnaires de Saint-Charles*, cette congrégation s'appela définitivement *Missionnaires Oblats de Marie-Immaculée, O. M. I.*, le 17 février 1826, lors de l'approbation par Rome.

Depuis sa fondation, l'Institut compte déjà 1 900 membres défunts. Il compte aujourd'hui 2 500 profès, dont 900 au Canada et 500 dans les autres parties de l'Amérique.

Cent ans, c'est beaucoup pour un individu : c'est peu pour un ordre. La communauté des Oblats est donc jeune; et, cependant quel épanouissement et que d'œuvres à son actif!

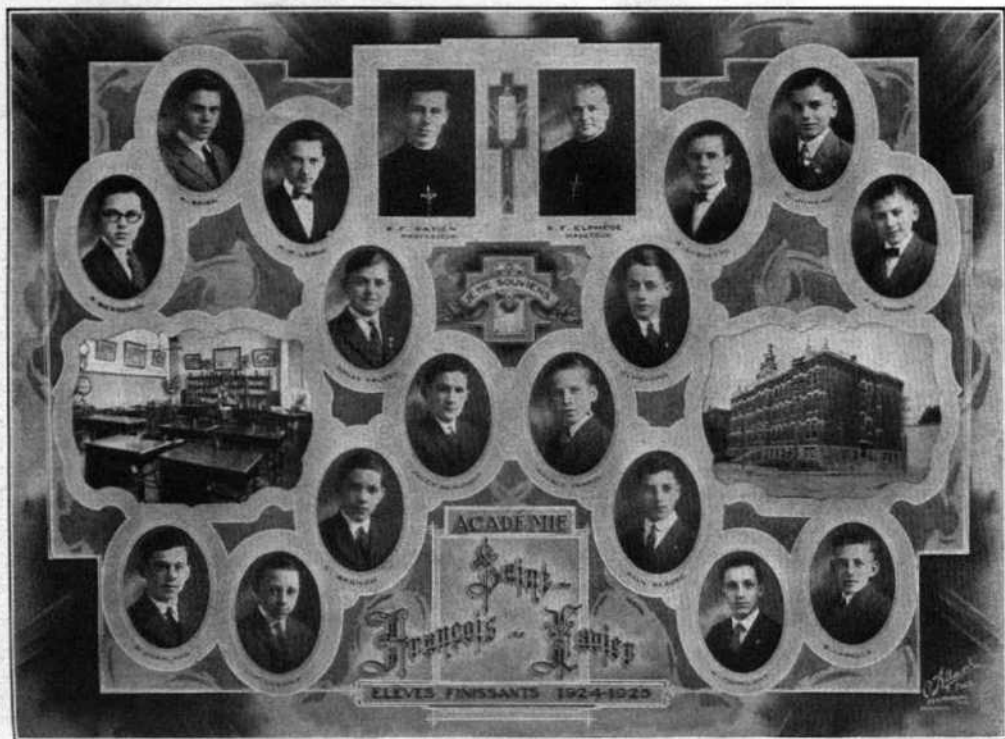
Au Canada, son action a été profonde. Les premiers fils de Mazenod avaient à peine mis le pied sur notre sol qu'ils s'élançaient vers les solitudes de l'Ouest canadien et du Nord, où la lumière de la foi n'avait pas encore brillé.

Qui de nous n'a lu *Aux glaces polaires, Apôtres inconnus*, et n'a senti naître en lui un sentiment d'admiration et de reconnaissance pour ces pionniers de l'évangélisation dans ces parties déshéritées du Nord canadien. Aussi est-ce de tout cœur que nous nous associons aux vœux de prospérité qui, de partout, ont été adressés aux vaillants fils de Mazenod.

* * *

Ecole Montcalm (Québec.)

Notre école est en belle voie de prospérité. Au lieu de sept classes comme il y a deux ans, nous en comptons douze maintenant; ce qui nous a permis de créer le cours supérieur, malgré l'empressement des familles à placer leurs enfants au séminaire. — Enchantés de notre établissement, de sa bonne tenue et du succès des élèves, Messieurs les Commissaires se montrent généreux dans l'octroi des fonds nécessaires au matériel scolaire. C'est ainsi qu'ils viennent d'ajouter, aux huit cabinets de cartes géographiques, quatre beaux globes terrestres et une série de tableaux d'anatomie. — L'acquisition du terrain des RR. Pères Jésuites pour une seconde cour de récréation destinée aux petits mérite bien aussi d'être signalée. — Notre congrégation de la sainte Vierge est prospère et compte, depuis le 9 décembre, 36 nouveaux membres. Le R. P. Beaulieu, S. J., a bien voulu adresser quelques mots de circonstance aux aspirants congréganistes, puis le R. P. Curé, revêtu de la chape, a reçu les noms et les promesses des nouveaux membres. De retour à l'école, chaque dignitaire du Conseil a choisi son camp d'honneur, s'engageant à être le modèle et le chef de file dans ce bataillon de Marie Immaculée. Dès le samedi suivant l'assis-



Elèves finissants de l'école Saint-François-Xavier (Montréal) 1924-1925.
 (Phot. O. Allard, 845 Mont-Royal Est.)

tance à la messe de *Congrégation* avait quintuplé. C'est la première année que nos vaillants congréganistes occupent un côté de l'église à leur messe hebdomadaire. Si l'esprit de nos élèves est excellent, nous le devons sans doute au culte filial de *presque tous les grands*, engagés sous la bannière de Marie.

* * *

Ecole Saint-François-Xavier (Montréal).

Les 14 et 15 janvier nos élèves de huitième année donnaient, avec grand succès, leur séance récréative dans la salle de l'Immaculée-Conception.

La comédie *A bon chat bon rat* fut très finement rendue. M. Melançon remplit à ravir son rôle d'oncle d'Amérique, M. Gauvreau excella comme domestique déluré et, en digne notaire, M. Maillé mit une réelle émotion dans la lecture du testament.

Les désopilants tableaux présentés par l'avocat (M. Ranger), le docteur (M. Brossard), et l'archéologue (M. Charette) firent rire l'auditoire jusqu'aux larmes, tant leur tristesse était sincère, leur bonne fortune joyeuse, et leur déconvenue absolue.

MM. Demeule et Legendre rendirent à merveille leur rôle de prisonnier et de gouverneur dans *Le Poignard*. M. Lamontagne chanta avec beaucoup d'âme et de délicatesse la complainte de la délivrance.

De tous les articles du programme, *La Criée pour les âmes*, scène canadienne inédite, fut la plus goûtée tant pour sa nouveauté que pour le naturel et l'aplomb des acteurs. *Les Imitations* de M. Labelle déridèrent les fronts les plus graves.

Le programme comportait encore : danse basque, gymnastique au fusil, chants humoristiques de MM. Melançon et Charette, *Pot-pourri canadien*, tous ces articles furent également très appréciés.

Le R. P. Arcand, S. J., curé de la paroisse, et M. l'inspecteur C.-J. Miller tinrent à encourager de leur présence les débuts de nos jeunes acteurs.

* * *

Sainte-Croix de Lotbinière.

Il y aura bientôt trois ans, le C. F. Edme inaugura au pensionnat, une belle et sainte coutume qui est restée une tradition hebdomadaire.

Chaque jeudi; de sept à huit heures du soir, nous avons *l'heure sainte d'adoration et de réparation*. Prostrés aux pieds de Jésus-Hostie, présent à l'autel orné de fleurs et de lumières, nous récitons d'abord la prière du soir et le chapelet, puis alternent cantiques, courte méditation et amende honorable. Nous implorons les bénédictions du bon Maître sur ceux qui nous sont chers et ses pardons miséricordieux en faveur des pauvres pécheurs que nous lui recommandons. Nous demandons à Jésus de se choisir de bons ouvriers qui travaillent plus tard à sa gloire et à l'extension de son règne, puis nous quittons l'oratoire, l'âme tout embaumée de l'amour divin.

Le belle fête de l'Immaculée Conception nous est restée chère à un double titre : c'est que nous l'avions bien préparée par une neuvaine de prières et de sacrifices, puis parce que le jour même de la fête,

c'est-à-dire le 8 décembre, la bénédiction des statues du Sacré Cœur et de la sainte Vierge par M. l'abbé Joseph Destroismaisons, ajoutait à cette date un souvenir tout particulier.

Daignent Jésus et sa sainte Mère bénir cette école placée sous leur patronage!

* * *

Le cardinal Mercier.

Un deuil pénible attriste la Belgique et l'univers entier : le cardinal Mercier est mort.

Né en 1851, ordonné prêtre en 1874, il fit à Louvain ses études supérieures de philosophie et de théologie. Il prit en 1891 la direction de l'Institut supérieur de Saint-Thomas et du Séminaire Léon XIII qui accueillait les jeunes étudiants thomistes. Sacré évêque en 1886, Mgr Mercier publia d'importantes études de philosophie et sut grouper autour de lui toute une élite de philosophes distingués. Il fut nommé archevêque de Malines en 1906, et Pie X le créait cardinal-prêtre en 1907.

Ces dernières années il présida plusieurs réunions, à Malines, pour l'union à Rome des anglo-catholiques, secte protestante représentée par Lord Halifax.

Transporté dans un hôpital de Bruxelles pour une opération, qui devait hâter sa fin, il reçut, à son lit d'agonie, la visite des Souverains de Belgique et celle de son ami, Lord Halifax, qu'il embrassa longuement, puis tirant son anneau pastoral de son doigt, il le lui donna dans un geste d'une grande délicatesse.

Pendant la grande guerre, il osa défendre son pays en face du brutal envahisseur, incarnant vraiment le droit chrétien et la Belgique occupée, et renouvelant le geste du pape saint Léon arrêtant Attila.

L'Église pleure en lui une belle intelligence, un grand caractère, un philosophe et un théologien profond, un grand évêque et un saint pasteur; son influence et son rayonnement s'étendaient au monde entier.

Le cardinal avait 75 ans.

* * *

Donnacona.

Sous la tutelle des deux prêtres au cœur d'or et au zèle de feu qui nous ont si bien préparé le terrain, il est réellement facile et agréable de travailler à l'œuvre de l'éducation de l'enfance dans la belle paroisse de Donnacona.

L'œuvre du prêtre se fait sentir visiblement au sein de notre belle jeunesse. L'esprit de sacrifice et de renoncement fait le fond de l'âme de nos petits donnaconiens, et l'expression *je fais un z'acte* est très courante.

Une autre preuve tangible de la bénédiction du Sacré Cœur, c'est qu'il nous a déjà choisi parmi nos élèves deux aspirants à la vie religieuse. Mais notre désir ne s'arrête pas en si bonne voie et nous demandons chaque jour au bon Maître de susciter des apôtres de plus en plus nombreux.

Nos élèves sont favorisés même du côté matériel, car la *Donnacona Paper Co.* continue toujours ses faveurs; c'est ainsi que grâce à sa générosité, chaque élève a pu, en plus de sa part de friandises, décrocher de l'arbre de Noël, qui un gouret ou une rondelle, qui un traîneau, qui un couteau de poche; il n'y avait que l'embaras du choix.

* * *

Ecole Saint-Stanislas (Montréal).

Dans le dessein de ne pas laisser l'Année Sainte passer inaperçue, l'A. C. J. C. de notre école décida, par son comité d'action, et avec la haute approbation de sa Grandeur Mgr Gauthier, de clore l'année jubilaire par une *heure sainte solennelle*. L'évêque auxiliaire, Mgr Deschamps, voulut bien présider lui-même cette pieuse réunion des jeunes, et il les félicita du bel exemple qu'ils donnaient à tout Montréal, alors que tant d'autres de leur âge ne pensent qu'aux plaisirs.

Monsieur le Curé Lamarche souhaila, en termes délicats, la plus franche bienvenue à tous les étrangers, puis l'apôtre éloquent de l'*Heure Sainte*, M. l'abbé Beaudoin, adressa la parole pour démontrer la *nécessité de la réparation*.

M. Jean Guérin, ancien élève de notre école Saint-Jean-Berchmans, lut l'acte de la consécration de l'Association au Sacré Cœur et posa par le fait son premier acte public comme Président général de l'A. C. J. C.

Les jeunes furent encore encouragés par la présence de Mgr Lepailleur, du R. P. Colclough, S. J., Aumônier général, et des représentants des diverses communautés religieuses de prêtres.

La chorale de Saint-Stanislas et le *chœur de chant des enfants* se distinguèrent par la netteté d'exécution et l'habile interprétation des morceaux chantés au salut du Saint-Sacrement, qui clôtura cette heure de *prière et de réparation*.



GRAINS DE BON SENS.

Que chacun balaye devant sa porte, et la rue sera propre!

* * *

Avant d'enlever la paille qui est dans l'œil de ton voisin, ôte d'abord la poutre qui est dans le tien.

* * *

Ne montre pas les défauts d'autrui avec un doigt sale.

* * *

La poêle ne doit pas appeler sale le chaudron.

* * *

Ne cherchez pas seulement des épines sur les rosiers.

* * *

Quand l'éléphant flaire une fleur le lundi, il ne la sent que le mardi : faut le temps que l'odeur monte ... Que de gens ont une trompe dans l'esprit!



VARIÉTÉS

— Pourquoi exige-t-on, en France, que le bourreau soit un homme marquant, un homme distingué?

— Parce qu'il doit *trancher* sur les autres.

On parle d'un bienfaiteur intéressé.

— Quel homme charitable que X...! En voilà un qui prend les intérêts des veuves et des orphelins!

— Oui,... et même leurs capitaux!



Les grandes douleurs ne sont pas toujours muettes.

Charade.

Ma mer n'eut jamais d'eau, mes champs sont infertiles;
Je n'ai point de maisons et j'ai de grandes villes;
Je réduis en un point mille ouvrages divers,
Je ne suis presque rien et je suis l'univers....

* * *

La maman. — Quel prétexte avait le maître pour te battre, mon chéri?
Le chéri. — Ce n'était pas un prétexte, maman, c'était une lanterne de cuir.

* * *

Caton, voyant partout des statues dressées en l'honneur de gens très médiocres, fit cette remarque : "Je préfère qu'on demande pourquoi Caton n'a pas de statue, que... pourquoi il en a une."

* * *

— Je ne vois autour de moi que des imbéciles, dit un sot.

— Ah! lui répondit-on, il y en a même un de plus que vous ne pensez.

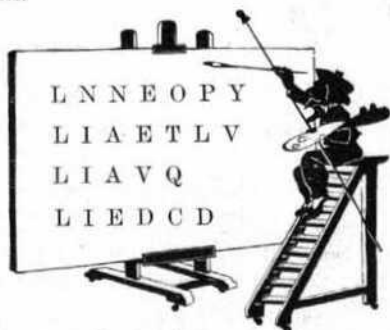
Bonne repartie.

Un abbé saluait un jour dans la rue un monsieur qu'il croyait reconnaître. Il faisait erreur; car c'était un anti-clérical forcené, absolument inconnu de lui.

Cet individu se rebiffa et dit avec colère au prêtre :

— Je ne veux pas du salut d'un curé!

— Alors, c'est bien simple, répartit l'abbé, *rendez-le-moi, mon salut* : nous serons quittes.



Qu'est-ce qu'il y a d'écrit sur ce panneau?

Au tribunal.

— Encore vous? dit le juge. Qu'est-ce qui vous amène?

— Vous le voyez bien, Monsieur le Président! fait l'accusé en montrant les agents de police.

Après la bataille.

— Capitaine, j'ai fait un prisonnier!

— Amène-le!

— Je ne peux pas : il me tient!

Après les examens.

Un professeur. — Il faut travailler plus que ça, mes amis! Il n'y en avait pas assez parmi les cinq premiers.

Réponses.

1. — On est arrivé *après* les autres pour commencer la composition, mais on a fait le meilleur travail.

2. — Avant de tuer le canard, lui faire peur : cela lui donnera la *chair de poule*....

3. — Pour que le total des quatre nombres soit 100, la somme des unités doit être terminée par 0 : ce sera donc 10 ou 20. En mettant les chiffres 1, 2, 3, 4, aux unités, on aurait bien 10, mais les trois chiffres restants donnent un total de 18 : c'est trop. Les chiffres 2, 5, 6, 7 donnent 20 comme total; la retenue ajoutée aux chiffres restants mis aux dizaines donnent justement un total de 10; nous avons donc une première série : 12, 35, 46, 07, dont la somme est 100.

On comprend facilement que les chiffres placés aux dizaines (1, 3, 4, 0) peuvent changer de place entre eux sans que le total en soit affecté. Combien peut-il y avoir de permutations?

Deux chiffres peuvent occuper seulement deux places $\begin{matrix} 1 & 3 \\ 3 & 1 \end{matrix}$. Avec trois chiffres, chacun d'eux peut occuper la première place, les deux autres ont deux permutations, comme on vient de le voir; il y aurait donc en tout 3×2 ou 6 permutations. Alors, avec quatre chiffres, on aurait 4×6 ou 24 permutations. De ce fait, nous avons donc déjà 24 séries de nombres dont le total est 100.

En mettant aux dizaines 2 et 5, et 3 et 4 aux unités, nous avons toujours 100 comme total. Les chiffres des dizaines sont maintenant 1, 2, 5, 0, qui donnent lieu aussi à 24 permutations, d'où 24 nouvelles séries de quatre nombres dont le total est 100.

Il y a donc en tout 48 séries possibles, qu'il est facile d'écrire.

Ont résolu le problème : (48 séries) Auguste Braun. — (46 séries) Gérard Abel. — (32 séries) Arthur Vallée, Charles-Edouard Villeneuve, Paul Brossoit, Jacques Corbeil, Gilles Parrot, Jean-Bernard Emond, Alice Vermette, Vianney Mailloux, Laurent Jolivette, Almanzar Laberge, Léo-Paul Saint-Yves, Paul Perreault, Eugène Moquin, Jean-Charles Brunet, Raymond Renaud, Maurice Pagé, Marcel Lord, Paul-Emile Doré.

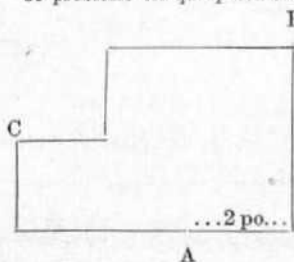
La prime offerte, tirée au sort, a été gagnée par Laurent Jolivette (Shawinigan Falls).

	2 9 4	5. — 47 pommes.
4. — Carré magique	7 5 3	6. — $5\frac{7}{9}$.
	6 1 8	

(Le tiers et demi = $1\frac{1}{2}$; prendre le double de la moitié ou la moitié du double, c'est prendre le nombre tout entier.)

Un beau problème (Voir le N° 5, page 176).

Ce problème tel que présenté ici admet huit solutions :



B 1° Découper suivant deux lignes droites AB, AC; avec les deux triangles semblables et égaux obtenus il est facile de constituer le carré demandé. — Cette solution, la plus élégante des huit, a été trouvée par Gérard Poirier, élève finissant de Shawinigan Falls.

2° Découper suivant deux lignes droites et obtenir en tout quatre morceaux; il y a deux solutions dont l'une a paru au N° 6 de "L'Abeyille",

A 3° Découper suivant trois lignes droites et obtenir en tout quatre morceaux : il y a trois solutions.

4° Découper suivant quatre lignes droites et obtenir cinq morceaux : une solution.

5° Découper suivant quatre lignes droites et obtenir six morceaux : une solution.

Le problème, ainsi élargi, est laissé au concours avec promesse de prime.



SAINT-PIERRE DE ROME.

Le plus vaste et le plus riche des temples chrétiens.